

Pour une **écologie**
Capitaliste, *libérale*
et **ptimiste !**

Essai
Stephane Vincent

© Stéphane Vincent, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9308-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

Si j'avais 20 ans aujourd'hui, je serais terriblement angoissé et révolté.angoissé face aux défis du 21^{ème} siècle. Révolté contre les générations qui précèdent et qui laissent un monde tellement difficile en héritage. Un monde divisé, fragmenté, prisonnier de combats identitaires de plus en plus violents. Un monde sans spiritualité, sans vision d'avenir. Un monde endetté. Mais surtout, un monde pollué. Une nature dégradée. A tel point que l'avenir est devenu incertain. A tel point que pour la première fois de toute l'histoire de l'humanité se pose aujourd'hui la question de notre survie collective à l'échelle de quelques décennies. La nature est depuis si longtemps maltraitée par des adultes cupides et superficiels qui ne pensent qu'à leur « part de bonheur », envers et contre tout, envers et contre tous, envers et contre leurs propres enfants. Pour se rassurer et pour se déculpabiliser, ces adultes théorisent leurs désirs égotistes en théories savantes, ne croient plus en Dieu mais en la « main invisible » qui équilibrerait l'ensemble par magie. Sauf que la main invisible n'existe pas, ni l'équilibre global. Seulement nos poubelles déversées sans retenue dans la mer. Seulement nos pollutions chimiques déversées sans filtre dans la nature. Seulement les millions de tonnes de gaz à effet de serre diffusées dans l'atmosphère et qui produisent le réchauffement climatique. Seulement la vie sauvage qui disparaît sous l'asphalte de nos villes tentaculaires et sous les labours conquérants de nos tracteurs pour alimenter une humanité toujours plus nombreuse. Seulement la biodiversité qui s'appauvrit, ne résistant pas à tous les assauts humains. Seulement la violence de nos égoïsmes pour jouir du monde, de ce qu'il en reste, tuant même parfois pour continuer de jouir de cette nature avec négligence [1], sans se préoccuper de l'avenir, restant seulement concentrés sur soi et sur le temps présent.

Si j'avais 20 ans aujourd'hui, je ne voudrais plus faire d'enfants, je ne voudrais pas me reproduire pour augmenter cette humanité débile, pour créer de nouveaux êtres égoïstes stupides et violents, de nouveaux consommateurs qui à leur tour continueront de détruire le monde. Dans certaines régions du monde, les paysans tentent de se protéger contre des nuages de sauterelles qui envahissent leurs champs et qui détruisent leurs récoltes. L'humanité est devenue un immense nuage de sauterelles qui ne cesse de grossir, qui envahit le monde et qui ne cesse de le détruire. Faute de conscience pour penser le monde et pour penser l'existence au-delà de soi. Faute de maîtrise de soi. Faute de désir philosophique au-delà des désirs physiologiques.

Je n'ai plus 20 ans. Mais je suis devenu père de deux jeunes adolescents. Et je ne peux me résoudre à leur laisser cette tragédie en héritage. J'écris donc ce livre en pensant à eux et plus largement aux nouvelles générations. Car comment ne pas agir, ne pas tenter quelque chose quand, en tant que parent, nous faisons face au regard de nos enfants ? Comment ne rien faire et leur dire, les yeux dans les yeux, que l'on s'en fiche, que « tant pis » pour eux, que c'est à eux de gérer le problème maintenant que nous en avons bien profité. Que c'est

dorénavant leur responsabilité, pas la nôtre, car nous sommes trop vieux pour changer. Que leurs propres enfants ne verront plus jamais de girafes blanches [2], de baleines bleues [3], de dauphins roses et bien d'autres espèces [4] qui contribuent à notre émerveillement et à notre ravissement, qui contribuent à la beauté et à la poésie du monde, à cause de nos négligences. Que leur espace de survie sera rempli de débris plastiques, de résidus de pesticides et de déchets industriels. Que l'air qu'ils respireront sera rempli de particules fines cancérigènes et de gaz à effet de serre. Qu'ils se baigneront bientôt dans une mer où il y aura plus de plastiques que de poissons parce que nous sommes trop paresseux pour trier et recycler nos poubelles [5]. Qu'ils seront obligés d'utiliser et de payer des techniques sophistiquées pour survivre dans un monde devenu transhumaniste où tout ce qui est gratuit aujourd'hui, donné par la nature, sera devenu payant, parce que nous aurons détruit en quelques décennies tous les équilibres écologiques que la Terre nous offrait pour vivre. Qu'ils seront également obligés de se gaver de psychotropes pour survivre mentalement parce que nous aurons détruit la beauté du monde qui participe au plaisir de vivre et qui donne peut-être même du sens à la vie.

Il y a en réalité une forme de lâcheté assez grotesque à affirmer que c'est aux jeunes de se saisir de l'écologie. Comme si les anciennes générations se dédouanaient des efforts pour gérer les enjeux de survie écologique sur les nouvelles générations. Il y a une forme de lâcheté à poursuivre tête baissée cette fuite en avant autodestructrice en ne pensant qu'à sa seule existence.

Je serais l'un de ces jeunes, entendant ces discours tragiques, voyant ces attitudes de fuite, de déni et de déresponsabilisation des « adultes » que nous sommes devenus, je n'aurais qu'une seule envie, celle de nous envoyer prématurément au cimetière pour refaire le monde à notre place.

Je tente par les mots qui suivent de racheter la clémence de nos futurs juges...

NOTES

[1] <https://www.france.tv/france-5/projet-green-blood/>

[2] https://www.lemonde.fr/afrique/article/2020/03/11/au-kenya-l-unique-girafe-blanche-femelle-et-son-petit-tues-par-des-braconniers_6032601_3212.html

[3] <https://www.conservation-nature.fr/animaux/mammifere/baleine-bleue/>

[4] https://www.terrafemina.com/article/7-animaux-extraordinaires-qui-sont-menaces-d-extinction-imminente_a320856/1

[5] Rapport de la foundation Ellen Mc Arthur, 2016 "The New Plastics Economy: Rethinking the future of plastics"

INTRODUCTION

Notre génération, tous pays confondus, fait face à une responsabilité qu'aucune autre n'a jamais eu à gérer auparavant : réussir la révolution technique organisationnelle et comportementale qui nous permettra d'atteindre le seuil de neutralité environnementale à l'échelle planétaire. L'objectif n'est pas de ne pas avoir d'impact environnemental, car nous ne pouvons empêcher cet impact. L'objectif est en revanche de réduire cet impact à un seuil de neutralité, de le ramener à ce que la Terre peut « naturellement » absorber sans détériorer ses cycles de régénération, tout en répondant aux besoins essentiels de l'humanité.

De fait, le « nouveau monde » n'est pas comme on le dit si souvent celui de la « révolution numérique » qui ne fait que prolonger l'ancien monde pour le rendre plus efficace en polluant davantage. Le nouveau monde est en réalité celui de la « révolution écologique » qui bouleverse tous nos systèmes de pensée économique établis depuis plus de deux siècles, qui bouleverse toutes nos solutions technologiques, toutes nos organisations sociales et entrepreneuriales, qui bouleverse même notre rapport au bonheur et à l'existence.

C'est pourquoi le terme de « révolution » serait plus approprié pour l'écologie que celui de « transition ». Le mot « transition » est utilisé pour satisfaire les écologistes tout en rassurant les marchés financiers, évitant de faire référence à une terminologie trop brutale. La « transition » écologique est en réalité une litote, un élément de langage qui masque l'ampleur du changement nécessaire, un euphémisme pour « laisser du temps au temps » comme aurait dit François Mitterrand à une autre époque [1].

Mais dire que nous polluons, que nous dégradons la nature et que nous devons changer, c'est répéter ce que tout le monde exprime depuis des années, sans grande originalité. Le « quoi » est évident. Le « pourquoi » l'est tout autant. Là où commence le débat, les incertitudes et les désaccords, c'est sur le « comment », sur les objectifs et sur la méthode. Le « comment » est nécessairement un espace de controverses. Parce que la transition écologique est tout sauf simple. Les solutions techniques sont complexes, dépendantes de synergies industrielles et de processus d'innovation difficiles à mettre en œuvre. Qui plus est, le choix des solutions est éminemment politique, au sens noble du terme.

La thèse de ce livre est que pour réussir la transition écologique nous devons réconcilier les contraires, penser l'écologie non pas en opposition à l'économie mais en termes économiques, non pas en opposition au capitalisme mais davantage en termes capitalistiques, non pas « contre » les entreprises mais « avec » les entreprises, non pas contre les actionnaires et les investisseurs mais avec eux. Car la transition écologique est en réalité hyper-capitalistique et la croissance économique inévitable à l'échelle du monde du fait de la croissance démographique incontrôlée [2].

Ce n'est donc pas le capitalisme ni le libéralisme qui doivent être condamnés, mais une certaine vision du capitalisme et du libéralisme. D'où le titre du livre : « *Pour une écologie capitaliste, libérale et optimiste* ». Ce titre est évidemment un clin d'œil fait aux écologistes dont le discours est majoritairement anti-capitaliste anti-libéral et pessimiste. Mais pas seulement, ce titre exprime également une nécessité fondamentale. Parce que l'écologie doit

comprendre davantage l'entreprise, tout comme l'entreprise doit comprendre davantage l'écologie. Non pas comme des objets opposés qui se regardent en chiens de faïence, qui se tolèrent, s'évitent ou s'insultent à distance. Mais comme des éléments qui participent ensemble à la même solution.

Plutôt que de réfléchir à ce qui oppose l'économie et l'écologie, rejetant l'une pour défendre l'autre, proposant par exemple des modèles de décroissance qui ne sont envisageables que dans nos pays suréquipés et vieillissants mais impossibles à imaginer à l'échelle du monde où des milliards d'êtres humains aspirent à échapper à la misère, il faudrait au contraire clarifier comment les deux univers peuvent entrer en synergie positive pour créer une croissance durable compatible avec les finitudes du monde. Et voir dans cette « durabilité » un espace d'innovation à conquérir pour protéger la Terre tout en créant les richesses dont les êtres humains ont besoin pour vivre.

Car l'essentiel de l'économie, de la croissance et du progrès, n'est pas basé sur des besoins futiles mais sur des besoins essentiels. Nous polluons et nous dégradons la nature chaque jour malgré nous car nous devons nous nourrir, nous vêtir, nous loger, nous déplacer, nous soigner et nous divertir. Notre modèle de croissance porte avec lui des promesses légitimes de développement humain, des chances offertes à chacun pour sortir de la misère, pour vivre dignement et confortablement, en bonne santé et en sécurité, pour profiter légitimement des bienfaits de la vie, également pour assurer les conditions matérielles de la paix. Comment alors reprocher aux uns et aux autres de dégrader la nature quand cette dégradation est issue d'un système qui n'assure souvent que l'essentiel, parfois juste la survie, qui accompagne le progrès humain et qui tente, tant bien que mal, de contenir les violences sociales ?

Hormis quelques exceptions pathologiques, criminelles ou vénales, la dégradation de la nature est rarement le résultat de volontés destructrices, davantage la conséquence regrettable de solutions imparfaites qui répondent à nos besoins essentiels. Mais si rien ne change dans nos comportements et dans nos solutions techniques, la dégradation de la nature ne fera qu'augmenter parce que la population mondiale avide de consommation pour vivre mieux augmente également de jour en jour. Nous étions 2 milliards au début du 20^{ème} siècle. Nous sommes 7 milliards aujourd'hui. Nous serons 9 milliards en 2050, peut-être plus en 2100 [3] [4]. Chaque être humain ayant les mêmes besoins légitimes pour vivre ou survivre.

Malgré les alertes des scientifiques et malgré les dégradations environnementales que nous constatons chaque jour, l'engagement des responsables politiques, l'engagement des investisseurs et des entrepreneurs, l'engagement même de chacun de nous en tant que citoyens et consommateurs, reste pourtant très faible. Nous faisons de beaux discours la main sur le cœur et la larme à l'œil. Mais les annonces catastrophistes juxtaposent trop souvent des comportements immobiles et des actions superficielles.

Cet immobilisme s'explique en partie par la sidération que le phénomène produit. Car nous restons incrédules face à l'ampleur du phénomène, littéralement « sidérés » face à l'enjeu de notre survie et face à la complexité des changements nécessaires pour transformer nos façons de vivre. La nature humaine étant ce qu'elle est, nous choisissons majoritairement une stratégie de déni et de fuite pour ne pas affronter ce nouveau défi, croyant faire disparaître la réalité de cette destruction dans notre oubli.

Cet immobilisme tient également au fait que les effets de cette destruction environnementale sont diffus et se déroulent souvent loin de nos espaces de vie, au fond des mers et des forêts, dans les glaciers des pôles, dans l'air invisible que nous respirons. Les dégradations

environnementales sont donc difficiles à appréhender au quotidien. Au point même d'en douter. Nous les découvrons grâce à des experts passionnés qui viennent en témoigner sur les plateaux télévisés et sur les réseaux sociaux. Mais nous vivons le plus souvent loin de la nature, enfermés dans des univers « hors sol », dans des espaces urbains qui sont de véritables cavernes modernes bétonnées climatisées et digitalisées, connectés au monde grâce à nos écrans numériques mais déconnectés de la nature, ignorant les réalités écologiques de nos vies.

Cet immobilisme tient aussi à une forme de mépris envers la nature, de sentiment de supériorité imaginaire de l'être humain qui se croit différent, au-dessus d'elle, son maître absolu qui peut en disposer, voire en abuser, selon son bon vouloir. Ce sentiment de supériorité est probablement un produit dérivé de nos religions monothéistes, qui considèrent que l'être humain est à l'image de Dieu, donc presque son égal, et que la vraie vie est ailleurs que sur Terre. Tout ce qui est terrestre est donc méprisable. Les paysans sont nécessairement des ploucs. Et les écologistes des « emmerdeurs ». La nature n'est qu'une réalité inférieure qui doit être soumise à la volonté et à l'intelligence des êtres humains. Le transhumanisme et la « révolution numérique » amplifient cette vision utilitariste qui réduit tout à l'être humain, à ses besoins, à son bonheur. D'une certaine manière, Ségolène Royal a raison de faire dans son dernier livre un parallèle entre la violence faite aux femmes et celle faite à la nature [5]. Les deux violences procèdent d'une même logique de pouvoir et d'orgueil.

Mais surtout, cet immobilisme tient au fait que la pensée écologique est aujourd'hui prisonnière de deux idéologies dominantes qui s'affrontent depuis 50 ans et qui stérilisent les débats sur l'environnement et sur la croissance durable.

Tout d'abord, l'idéologie néo-libérale (ou ultralibérale) qui inspire tous les dirigeants politiques et économiques du monde occidental. Quand nous critiquons « le système », le capitalisme et le libéralisme, nous critiquons en réalité une forme de capitalisme et une forme de libéralisme qui prévaut depuis les années 70. Une doctrine qui considère que l'entreprise ne doit se préoccuper que de sa rentabilité financière et que tout ce qui contribue à réduire cette rentabilité, comme par exemple les réglementations étatiques, doit être éliminé [6]. Autrement dit, les chefs d'entreprise, dans leur immense majorité, se fichent totalement de l'écologie, de l'impact environnemental de leurs activités industrielles et commerciales, de ce qu'ils appellent avec une certaine élégance des « externalités négatives ». Ils ne perçoivent l'extension des responsabilités de l'entreprise aux « externalités » environnementales uniquement comme une contrainte et un coût supplémentaire qu'ils cherchent à éviter et à contourner par tous les moyens. Rares sont ceux qui voient dans cette extension une opportunité pour innover, pour se différencier sur le plan concurrentiel, pour conquérir de nouvelles parts de marché et pour créer l'économie du futur. La Terre est un actionnaire non rémunéré et silencieux que l'entreprise pille et maltraite sans vergogne. Sous la pression médiatique et réglementaire, l'entreprise est néanmoins passée en trente ans du déni à un engagement mou et superficiel dénommé le « développement durable » ou la RSE [7]. Des notions bien pratiques, flexibles, qui donnent l'illusion d'agir à moindre frais, qui produisent de belles images et des communiqués de presse rassurants, mais qui restent incapables d'agir à la hauteur des enjeux réels.

A l'inverse, la défense de l'environnement est également prisonnière d'une autre idéologie en tous points opposée au néo-libéralisme. Une idéologie « anti système », anti-capitaliste et anti-libérale, promue par les partis écologistes. Ces partis, qui sont en réalité un segment de la gauche politique, ont fait depuis 50 ans une OPA [8] sur le sujet de la transition écologique et obligent à penser les enjeux environnementaux dans un cadre idéologique qui oppose

obligatoirement écologie et économie, voyant deux concepts irréductiblement ennemis au lieu d'en rechercher les synergies, stigmatisant et excluant de facto une partie des acteurs de la solution. Les partis écologistes promeuvent également une certaine vision sociale inévitablement rattachée à la défense de l'environnement. Si vous êtes soucieux de faire valoir une politique de recyclage des déchets plastiques, vous devez donc nécessairement accepter une certaine politique sociale ou migratoire, sujets qui n'ont rien à voir ensemble mais que l'écologie politique lie de façon systémique. De nombreuses solutions proposées par les écologistes sont par ailleurs séduisantes conceptuellement mais peu efficaces sur le plan opérationnel, suscitent même parfois des effets secondaires aussi néfastes que les problèmes initiaux, ne font que « déplacer » les problématiques environnementales. Les solutions proposées sont également le plus souvent dénuées de tout calcul économique précis à l'échelle de l'entreprise, décrivent les éléments techniques mais « oublient » de mentionner les contraintes financières et commerciales dont les entreprises ont la responsabilité. Si on peut reconnaître aux écologistes le mérite d'avoir porté la défense de l'environnement dans le débat public depuis de nombreuses années, on peut néanmoins leur reprocher d'imposer ces schémas d'analyse dogmatiques, voire même parfois de « tromper » les consciences sincères en émettant des contre-vérités scientifiques pour imposer des idées partisans, au risque paradoxalement de desservir la transition écologique elle-même [9].

Ces oppositions idéologiques, de part et d'autre, stérilisent le débat, brident les consciences et réduisent les capacités d'imagination de chacun, ne permettent pas d'innover suffisamment ni d'atteindre les résultats à la hauteur des enjeux nécessaires.

La complexité des sujets environnementaux fait par ailleurs que la plupart des gens, le « grand-public » comme on dit, n'y comprennent pas grand-chose. L'écologie est ainsi le terrain des ignorances et des engagements suscités par l'émotion davantage que par la raison. Médiatiquement parlant : « au royaume des aveugles, les borgnes sont rois ». Cette ignorance devient alors le terreau fertile des dogmes et des slogans simplistes.

Ajoutez à cela le cynisme de certains esprits névrosés qui dirigent les entreprises et le monde, qui ne voient la vie que comme une compétition d'égoïsmes et de testostérone, qui ne pensent qu'à leurs profits trimestriels, à leurs goldens parachutes, à leurs prochaines élections, ajoutez encore la masse besogneuse que nous composons tous, qui travaille pour payer ses factures et ses emprunts, qui craint légitimement le chômage et le découvert bancaire à la fin du mois et... plus rien ne bouge !

Je fais pourtant le pari que si l'écologie se met à parler le langage de l'entreprise, plus provoquant encore, le langage des financiers et des actionnaires, les ennemis irréductibles de la pensée écologique politique aujourd'hui, les bases conceptuelles de la « révolution écologique » seront établies.

Il y a par ailleurs, malgré les oppositions évoquées précédemment, un intérêt croissant des chefs d'entreprises pour contribuer à réduire leur impact environnemental, préoccupés comme chaque être humain des effets de leurs activités sur la nature, soucieux comme tout un chacun du monde qu'ils laissent à leurs enfants. Mais il y a en réalité un déficit de méthode et une pléthore de questions essentielles auxquelles le discours écologique n'apporte aucune réponse. Car les enjeux sont considérables pour l'entreprise, qui doit s'efforcer de créer de la valeur et assurer sa rentabilité dans un environnement concurrentiel, qui doit s'efforcer de garantir la pérennité de son activité et sa croissance, qui doit gérer des contraintes d'investissement et de trésorerie au quotidien pour payer ses commandes, ses salaires et pour rémunérer ses actionnaires.

Or, quelle rentabilité propose l'écologie ? Quels sont les besoins d'investissement issus des solutions écologiques à l'échelle de l'entreprise ? Quels sont les besoins en trésorerie ou en fond de roulement exigés par les solutions proposées ? Quels sont les calculs de retour sur investissement ? Quelles sont les marges commerciales attendues ? Comment l'entreprise peut-elle prioriser l'écologie en garantissant sa croissance, ses emplois, voire sa simple survie sur un marché concurrentiel ? Autant de questions auxquelles la pensée écologique n'apporte aucune réponse. Ou bien des réponses vagues, souvent dogmatiques. Trop rarement des exemples réels, chiffrés, démontrés, basés sur la réalité quotidienne et opérationnelle de l'entreprise.

Ce livre a donc un triple objectif :

- **Penser l'écologie à partir des contraintes de l'entreprise**, clarifiant les réalités concrètes et opérationnelles que doivent gérer les équipes de direction, clarifiant également les enjeux économiques et financiers de la transition écologique. Avec l'ambition de permettre aux écologistes de formuler des solutions qui entrent davantage en synergie avec les contraintes de l'entreprise. Cet objectif inspire l'ensemble du livre.
- **Comprendre les éléments de blocage de la transition écologique aujourd'hui**, portant un regard critique sur l'ensemble des parties prenantes, les écologistes, les entreprises, les responsables politiques et nous-mêmes en tant que consommateurs et acteurs de la vie sociale, un regard critique qui se veut néanmoins bienveillant et constructif. Cet objectif est développé dans la première partie du livre : « Penser l'écologie ».
- **Identifier une méthode d'analyse et d'engagement innovante** pour permettre à l'entreprise de mettre en œuvre une démarche de transition écologique efficace, à la hauteur des enjeux réels, neutralisant son impact environnemental global tout en créant de la valeur pour les clients et pour les actionnaires. Cet objectif est développé dans la deuxième partie du livre: « Agir ».

Les idées développées dans ce livre s'inspirent de toutes mes observations, rencontres, discussions, lectures et analyses personnelles sur le sujet, recouvrant les notions de responsabilité sociale en entreprise, de développement durable, d'économie circulaire, d'économie de la fonctionnalité, de frugalité, de décroissance, d'écoconception, de création de valeur partagée, d'analyse d'empreinte et d'impact environnemental, me permettant de porter un regard à la fois critique et constructif, iconoclaste et innovant, sur la pensée écologique en général et sur la démarche de transition écologique en entreprise.

Certaines idées développées sont inspirées des expériences du groupe KERING, pionnier dans l'utilisation d'un « compte de résultat environnemental » (EP&L), et du groupe IKEA où je travaille depuis 17 ans, deux entreprises fortement engagées pour réduire leur impact environnemental. Les idées sont également inspirées de l'initiative « Finance for Tomorrow », française comme son nom ne l'indique pourtant pas, qui ambitionne de faire de Paris la première place financière pour les investissements « durables ».

Précisons pour finir que je ne suis ni le défenseur du système capitaliste et libéral actuel, ni l'actionnaire d'une entreprise du CAC 40, ni le représentant d'un « Think Tank » néo-libéral ou du très select Club de Davos. Je ne défends aucun intérêt partisan ou idéologique. Je ne suis

qu'un citoyen lambda qui s'intéresse à l'écologie et à l'économie, avec des yeux et des oreilles pour observer, avec quelques neurones pour penser.

J'écris ce livre en pensant plus particulièrement aux dirigeants des petites et moyennes entreprises (PME) voire des très petites entreprises (TPE) et des artisans qui représentent la majorité du paysage économique mais qui ne bénéficient pas des mêmes capacités financières et opérationnelles que les grands groupes internationaux pour profiter des meilleurs conseils en transition écologique. J'ai la chance de travailler pour une entreprise internationale, qui plus est pour une entreprise engagée sur les problématiques environnementales, de participer à de nombreuses discussions et réflexions internes sur ces sujets. Je compare également régulièrement cette expérience avec les informations reçues et partagées par de nombreuses autres entreprises engagées de la même manière sur ces thématiques de transition écologique. Je souhaite ainsi partager plus largement ces expériences opérationnelles, ces connaissances techniques et managériales acquises au fil du temps, afin que les entreprises de taille plus réduites qui n'ont souvent pas les ressources pour étudier des développements qui s'écartent de leur activité centrale puissent elles aussi s'engager dans ces démarches, profitant des enseignements et des expériences d'entreprises pionnières en la matière.

Les idées développées dans ce livre sont également destinées aux militants et sympathisants écologistes, pour les aider à comprendre l'entreprise et à intégrer les contraintes de gestion dans leurs propositions techniques. Ce livre est par ailleurs rédigé pour pouvoir être lu par tout un chacun, autrement dénommé « le grand public », sans avoir besoin d'être un spécialiste ni de la gestion d'entreprise ni de l'écologie, mais simplement d'en être curieux.

J'espère simplement que les idées développées dans les pages qui suivent sauront inspirer vos réflexions, vos actions et vos engagements. Aujourd'hui et demain !

NOTES

[1] https://www.francetvinfo.fr/replay-radio/un-jour-une-question/de-qui-francois-mitterrand-sinspire-t-il-quand-il-dit-il-faut-donner-du-temps-au-temps_1784719.html

[2] La décroissance économique suppose en effet une décroissance démographique, afin de réduire les « besoins » humains et afin de gérer de façon pacifique le partage des richesses économiques réduites. L'inverse (décroissance économique et croissance démographique) serait inévitablement source de violences politiques et sociales.

[3] https://www.lemonde.fr/planete/article/2020/07/15/une-etude-suggere-que-la-population-mondiale-pourrait-decliner-a-partir-de-2064_6046192_3244.html

[4] <https://www.un.org/fr/un75/shifting-demographics#:~:text=Le%20nombre%20de%20personnes%20habitant,%C3%A0%20la%20fin%20du%20si%C3%A8cle.>

[5] Référence au livre « Ce que je peux enfin vous dire », Ségolène Royal, 2018.

[6] « There is one and only one social responsibility of business, to engage in activities designed to increase its profits. To burden business with wider goals is pure and unadulterated socialism », Milton Friedman, New York Magazine en 1970. <https://www.nytimes.com/1970/09/13/archives/a-friedman-doctrine-the-social-responsibility-of-business-is-to.html>

[7] RSE : Responsabilité Sociale en Entreprise. Dans l'assertion générale aujourd'hui, la RSE couvre les enjeux sociaux et environnementaux, même si l'acronyme n'a pas évolué depuis son origine et ne cite que les enjeux sociaux.

[8] OPA : Offre Publique d'Achat, quand une entreprise rachète les actions d'une autre entreprise pour en prendre le contrôle. Une image pour parler de l'accaparement du sujet de la transition écologique par les seuls partis dits « écologistes ». Comme si le sujet de l'écologie ne devait être la propriété que d'un seul parti.

[9] Notamment concernant la critique dogmatique du nucléaire pour réduire le CO2 alors que la France est le pays qui produit déjà l'électricité la plus décarbonée au monde.